

Mais tu pourrais avoir 15/10 !

par Jean-Baptiste Hiriart-Urruty
Professeur émérite à l'université Paul Sabatier de Toulouse
Membre du comité directeur de l'AMOPA 31

Que choisir pour cette rubrique de témoignages, parmi tous les souvenirs positifs qu'ont pu me laisser des enseignants ? Le professeur de mathématiques de la classe Math-Elém (Terminales), réf. [3], qui m'a fait sentir l'esthétique mais aussi les exigences de cette belle discipline ? L'oncle (curé formé aux sciences à Toulouse) dont les conseils m'ont guidé dès mon adolescence ? Les deux professeurs de Master 1 à l'université les plus à l'écoute des étudiants pour leurs orientations futures ? Non... j'ai choisi l'instituteur que j'ai eu en classe couplée de CM1-CM2. Cette période de l'école élémentaire nous a laissé des souvenirs, plutôt bons d'ailleurs en ce qui me concerne ; il nous arrive d'en reparler encore entre anciens écoliers soixante ans après. Ce que je relaterai ici n'est pas dans le style « bons souvenirs anecdotiques » mais bien « actions pédagogiques à valeur ajoutée », plus opportunes et faciles pour moi, car j'ai passé toute ma carrière à « former » (terme générique plus général qu'enseigner). Notre témoignage est dans l'esprit des références [1, 2, 4] ; une version plus longue est l'objet du document [5].

La classe de Monsieur Laurent Ayerza à l'école élémentaire privée d'Hasparren¹

Laurent Ayerza est un instituteur, plutôt « vieux » pour notre impression (quel âge avait-il ? la cinquantaine ?), portant toujours une blouse grise et un béret penché vers l'arrière du front. Il n'a pas l'air particulièrement sévère, connaît la langue basque, et est expérimenté dans son métier. Mon père mentionnait qu'il était en place depuis fort longtemps. Il était surnommé « Kosé », sans que je sache vraiment l'origine de cette appellation.

Les deux années que nous avons passées avec lui resteront importantes dans la formation, ce sont celles qui nous préparaient à la suite vers le collège ou l'apprentissage. Les deux niveaux, appelés alors « divisions », correspondant aux actuels CM1 et CM2, étaient dans la même salle de classe, comme cela arrive encore de nos jours dans des écoles de village.

Monsieur Ayerza a donc la charge de tous ces gamins, qu'il faut former en parallèle ! Son bureau est installé au bout du couloir séparant les deux divisions, chaque division a devant elle un tableau noir où l'enseignement est dispensé à la craie, chacune à son tour bien sûr. Une grande règle en bois est posée à

¹ Hasparren est une bourgade du Pays basque intérieur, à 25km de Bayonne (département des PyrénéesAtlantiques, appelé Basses-Pyrénées jusqu'en 1969). Sa population était d'une constance remarquable tout au long du 20^e siècle, autour de 5500 habitants. L'enseignement privé confessionnel y était largement dominant.

côté du tableau. Deux ou trois cartes de France, géographiques et administratives, sont placées sur un mur. Un poêle à bois est placé au milieu du couloir. Sur un tableau à craie placé à droite de la deuxième division est écrite, sans jamais être effacée, la mention de la « page 162 », celle qui se réfère à des règles d'accord du participe passé dans le livre commun, et qui sera presque toujours la punition favorite infligée par M. Ayerza.

Rituel d'entrée

À l'entrée de la classe, le matin en tout cas, il fallait montrer ses mains, des deux côtés, de sorte que M. Ayerza pouvait vérifier leur propreté. C'était sans doute une règle d'hygiène recommandée dans toutes les écoles (cf. [1]). Ce que nous adoptons comme « geste barrière » en cette période de pandémie, se laver les mains régulièrement, n'est donc pas une nouveauté.

Pédagogie

Comme je l'ai déjà mentionné, M. Ayerza était un instituteur expérimenté, il savait ce qu'il y avait à faire. Je n'ai pas gardé de souvenir de brimades ou d'encouragements excessifs. Toutefois j'ai plusieurs anecdotes, à forte connotation pédagogique, à raconter au sujet de son enseignement.

- Un des points essentiels du programme d'arithmétique (ou « du calcul » comme on disait) est cette fameuse « règle de trois » ou « règle de proportionnalité », qui semble toujours faire souffrir les gamins de ces classes. Pourtant c'est une simple règle de logique ; il est parfois bien porté en société de l'ignorer²... Bref, après une séance sur le sujet, je vois que M. Ayerza a noté que E. (écolier venant d'un quartier éloigné du village) n'a pas compris... Il le fait venir au pied du tableau et lui réexplique le tout, en langue basque : « Viens mon garçon, je vais te montrer de nouveau ». L'adaptation aux élèves, la répétition, sont des clés de toute pédagogie de formation.

- Un instituteur doit suivre l'évolution et les progrès des élèves, et se poser des questions lorsqu'il observe une anomalie. La chose suivante m'est arrivée. Je me débrouillais bien à l'école, pas forcément dans les tous premiers, et les règles d'arithmétique ne semblaient pas poser de problème. Sauf pour les divisions que je ne savais pas faire... C'est la seule fois où je suis allé puni sous le tableau, à genoux... M. Ayerza le remarque et ne comprend pas trop : l'assimilation de mon côté est bonne à peu près partout, mais incapable de faire une division... Il découvre vite la raison, car il y en avait une. L'enseignement du calcul avait lieu le vendredi matin, et c'est donc à ce moment-là que la manière de faire des divisions était expliquée. Or, le vendredi matin, de manière assez systématique, je n'allais pas à l'école, car on m'envoyait garder les vaches dans un champ pentu de la ferme familiale dont je me souviens encore.

² - Il y a quelques années, un ministre de l'Education Nationale avait été interrogé par un journaliste lors d'une interview et lui avait posé la question suivante (ou quelque chose de très voisin) : 10 sandwichs coûtent 26 euros, combien coûteront 15 sandwichs ? ». Le ministre, prenant l'air horrifié, avait répondu qu'il ne savait pas et était nul sur ce genre de questions... Juste après, le journaliste lui posa une question sur la conjugaison des verbes en grec ancien, le ministre était tout fier de répondre avec force détails.

- Dans l'environnement toulousain où il y a beaucoup d'écoles d'ingénieurs, court la boutade suivante : la chose la plus importante qu'un ingénieur doit connaître à la sortie de son école est la règle de trois...

Bref, pas d'explication, pas de compréhension, pas d'assimilation. Le déficit fut comblé. Moralité de cette historiette : on ne peut pas deviner les choses, surtout aussi subtiles que les divisions, il faut bien qu'on vous les explique. Cela est vrai pour beaucoup de choses, d'où l'importance de la formation, quelle qu'elle soit, à tous les niveaux... L'homme est le seul animal dans la nature qu'il faut éduquer et instruire avant de le laisser se lancer dans la vie, et sans qu'on lui enseigne les choses, il risque de perdre beaucoup de temps, d'essayer bien des échecs, voire resté bloqué. - Un autre exemple, illustrant cette fois-ci la pédagogie de l'incitation. Comme je l'ai dit plus haut, nous étions dans une classe à deux niveaux, les deux « divisions ». Par exemple, pendant que l'instituteur donnait des explications à une division, il donnait des choses à faire à l'autre division. Ce qui n'empêche pas les gamins d'une division d'écouter, distraitemment ou pas, ce qui est dispensé vers l'autre division. Cela a eu la conséquence suivante. Un après-midi de la semaine, disons le mercredi, il y avait des devoirs en temps limité, en classe, à l'issue de la récréation. Les exercices à résoudre étaient écrits sur les tableaux, par l'instituteur pendant la récréation. C'étaient, pour l'arithmétique du moins, presque toujours des exercices d'application standards : des trains circulant à des vitesses différentes et qui se croisent, des histoires de débits d'eau de robinets, des calculs de superficies ou de volumes, bref. En rentrant de la récréation, chaque division observait l'exercice qui était posé sur son tableau et tentait de répondre. Sauf..., sauf qu'il y avait une autre possibilité. Un gamin de la deuxième division pouvait tenter de résoudre l'exercice posé sur le tableau de la première division... Après tout, il avait pu écouter les explications en classe, les changements de niveaux n'étaient pas si différents que ça. La carotte était que si le gamin réussissait à résoudre correctement l'exercice posé à la division supérieure, il avait 15 sur 10 ! (alors que la note maximale attribuée était de 10 sur 10). En rentrant de récréation, il fallait donc évaluer et choisir vite : voyons, je sais faire l'exercice de ma division..., est-ce je saurais faire celui de la première division ? Je tente le coup ? Je pèse le pour et le contre... J'avoue avoir adoré ces moments-là... C'est une incitation à se surpasser, quitte à prendre des risques et essayer un échec... mais n'est-ce pas la vie ?

Relations avec les parents

Laurent Ayerza avait un rapport facile avec les parents, il était du pays, parlait le basque... Cela dit, les parents ne venaient le voir qu'exceptionnellement, sans doute quand il y avait un problème avec un enfant écolier chez lui. Alors, M. Ayerza les recevait avec une bouteille de spiritueux qu'il sortait de son armoire de classe. Il est vrai que les parents, les adultes en général, avaient un respect des instituteurs qui faisait qu'ils n'allaient pas le contredire ou protester ; c'était un de ceux qui, dans leur environnement, avaient un savoir supérieur au leur.

Mon père avait sans doute ce respect vis-à-vis de ces formateurs, et cela s'est manifesté comme suit. Lorsque je fis ma communion solennelle (à Hasparren, bien que je fusse déjà en pension dans un autre collège), la famille organisa à la maison un repas de communion, comme c'était l'usage. Les membres de la famille (oncles, tantes, surtout parrain et marraine) étaient invités à un repas roboratif, jusqu'à l'heure des vêpres... L. Ayerza, célibataire, fut invité à la table familiale. J'ai encore à l'esprit le commentaire de mon père à son entourage : « Voyez... Tout Hasparren est passé entre les mains de

Laurent Ayerza ». Ce n'était pas totalement vrai, puisque l'école de M. Ayerza ne concernait que les garçons, et qu'il y avait aussi l'école publique (très minoritaire toutefois). Mais c'était une manière d'apprécier et de reconnaître le rôle d'un instituteur comme lui.

Outre son enseignement en classe, M. Ayerza organisait des activités annexes comme : le dessin et l'apprentissage de quelques chants basques. Le dessin ? Toujours les mêmes, ceux que M. Ayerza appelait le « croquis côté », sorte de petit dessin industriel. Les chants ? Je me souviens de trois en langue basque : Ikusten duzu goizean, Mehetegiko xakurra, Iruten ari nuzu. Le premier (= « Vous voyez le matin ») est un grand classique du répertoire basque, magnifiant la maison natale, le pays et le désir d'y vivre et d'y retourner. M. Ayerza l'aimait bien. Le second, Mehetegiko xakurra (= « Le chien de Mehetegia »), est plus particulier : l'histoire d'un chien mal nourri qui recueille les miettes au pied de la table des repas. M. Ayerza en profitait pour expliquer la signification de mots basques du chant peu usités ; par exemple « berga bat luze muturra » (= « le museau était d'une longueur d'une berga », et M. Ayerza de nous expliquer que berga était une unité de mesure d'autrefois. Le troisième, Iruten ari nuzu (« Je file ma quenouille ») est languoureux, triste, parle de larmes venant aux yeux... Il est rare qu'il apparaisse dans les programmes festifs. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris que c'était le chant des appelés du Pays basque à la Première Guerre mondiale, lorsqu'ils se rendaient au 48^e régiment d'infanterie à Bayonne. M. Ayerza, comme tous les gens de sa génération, avaient été marqués par cette terrible guerre et la saignée que cela avait provoqué partout (près de 200 tués, des jeunes appelés) rien qu'à Hasparren. Curieusement, comme beaucoup de choses apprises à l'enfance (règles de calcul, poèmes, prières,...), ces chants sont restés gravés dans mon esprit plus que d'autres.

Vers la suite de la formation.

La deuxième année chez M. Ayerza marquait la fin de l'école élémentaire et donc la préparation pour la suite éventuelle au collège ou en apprentissage. C'est donc le moment où nous pouvions être amenés à passer l'examen d'entrée en classe de sixième, mais aussi, et sans doute plus important, le concours pour obtenir des bourses d'étude. Ensuite, c'est la dispersion vers divers collèges ou vers l'apprentissage de métiers manuels. Mais, des dizaines et des dizaines d'années après, il nous arrive, entre anciens de ses classes, d'évoquer la formation par M. Ayerza.

En guise d'épilogue

Il est coutume de dire que l'atmosphère des années d'écoles élémentaires doit beaucoup à la personnalité des enseignants. C'est sans doute vrai. En ce qui me concerne, je reste toujours admiratif de ces instituteurs et institutrices dont le rôle est essentiel dans notre société : accueillir les enfants hors de leurs milieux familiaux, leur apprendre la socialisation et le vivreensemble, leur inculquer ce triptyque fondamental que constitue lire-écrire-compter³. Je l'ai évoqué modestement à ma façon, en insistant sur Monsieur Ayerza puisque je l'ai eu pendant deux années. Qu'est-il devenu ? Après ces années

³ Essayez, même aujourd'hui, de faire une multiplication ou une division à la main... Vous le ferez « mécaniquement », sans réfléchir, suivant une méthode apprise en école élémentaire.

d'enseignement, Laurent Ayerza occupa une fonction de secrétariat administratif dans un collège privé de la bourgade. Mais je constate avec déception qu'aucun signe mémoriel de reconnaissance (nom de classe, de rue ou autre) n'existe à ce jour.

Références

1. À l'école. La vie quotidienne des français de 1900 à 1968. Collection Souvenirs d'en France. Editions Cobra (2008).
2. Mémoires de maîtres, paroles d'élèves. Sous la direction de Jean-Pierre Guéno. Editions Libro (2001).
3. Édouard Hasperue, le professeur de mathématiques, par J.-B. Hiriart-Urruty (6 pages, février 2002).
4. Mon prof, ce héros ! Presses de la Cité (2020). Confectionné à la suite de l'assassinat du professeur de collège Samuel Paty.
5. J.-B. Hiriart-Urruty, Quelques souvenirs fugaces de l'école élémentaire à Hasparren (17 pages, janvier 2021).